

VT 486/4p
pour Rina

UN
GRAND POÈTE MÉCONNU

QUINTUS DE SMYRNE

CONTINUATEUR DE L'ILIADÉ

PAR

E. RODOCANACHI

Extrait de la NOUVELLE REVUE

DU 15 JUIN 1899



PARIS

AUX BUREAUX DE LA *Nouvelle Revue*, 28, RUE DE RICHELIEU

—
1899



Bibliothèque Maison de l'Orient



071911

UN
GRAND POÈTE MÉCONNU

QUINTUS DE SMYRNE, CONTINUEUR DE L'ILIADÉ

TP 48/4p

UN
GRAND POÈTE MÉCONNU

QUINTUS DE SMYRNE

CONTINUATEUR DE L'ILIADÉ

PAR

E. RODOCANACHI

Extrait de la NOUVELLE REVUE

DU 15 JUIN 1899



PARIS

AUX BUREAUX DE LA *Nouvelle Revue*, 28, RUE DE RICHELIEU

1899



UN GRAND POÈTE MÉCONNU

Quintus de Smyrne, Continueur de l'Iliade

Qui de nous, après avoir tourné le dernier feuillet du divin poème de l'Iliade, où le génie littéraire des races latines, à son réveil, a atteint son apogée, et où les mots ont une fraîcheur, un relief, une jeunesse qu'ils ont perdu depuis et semblent, étant plus près de leur naissance, plus près de la pensée dont ils sont émanés, qui de nous, en sortant, ébloui, de ces enchantements, n'a pas éprouvé un regret que le charme en fut si tôt rompu ?

Gœthe, étant chez une de ses tantes, tout enfant, ouvrit par aventure un Homère qu'elle possédait.

« Ce n'était, dit-il, qu'une traduction en prose. A cet ouvrage étaient jointes d'assez mauvaises gravures dont les dessins restèrent empreints dans ma mémoire. Ils me retracèrent longtemps, sous des traits informes, les héros de la Grèce et de Troie. Les événements de l'Iliade me causaient un plaisir inexprimable, je n'y trouvais qu'un défaut, celui de ne rien nous apprendre de la conquête de Troie et de s'arrêter tout court à la mort d'Hector ! ».

Le courroux d'Achille et ses conséquences est assurément un épisode insigne, décisif, il remplit abondamment l'Iliade entière, mais ce n'est pas toute la guerre ; nous en voudrions savoir les péripéties jusqu'à la catastrophe, nous voudrions apprendre, avec cette ardeur intriguée qu'ont les enfants, ce que sont devenus finalement tous ces héros que nous avons suivis avec passion à travers l'Iliade et qu'Homère nous a enseignés à admirer ou à détester. L'odyssée nous donne il est vrai, quelques échappées sur la fin du drame, Ulysse raconte à Achille ce qu'a fait de grand et de glorieux son fils sous les murs de Troie et dans le palais du roi Phéax, l'aède aveugle récite déjà les exploits de quelques-uns des guerriers qui s'illustrèrent alors. Virgile aussi parle de ces faits, mais il en parle

avec cette grâce, avec ce charme un peu mou qui est son faible, en familier enfin de la cour brillante et délicate d'Auguste. La rudesse de ces superbes batailleurs que le poète grec met en scène, l'offusque visiblement, il les accommode au goût de son temps. La différence de ton est trop sensible pour que l'esprit soit satisfait. On sent bien qu'on n'a pas affaire à un continuateur d'Homère mais à un poète d'un temps tout différent. Et puis, il n'a parlé que de la nuit suprême.

Cette continuation existe ; un poète, Quintus, qui avait le don d'imitation au degré où il devient du génie personnel, a repris l'histoire du siège d'Ilium au moment précis où Homère se tait et, réunissant, fondant avec art, modifiant parfois mais discrètement comme il convient de toucher aux choses sacrées, les anciennes légendes, les poèmes épisodiques, tous les éléments qui subsistaient du cycle homérique, leur rendant, pour ainsi dire, leur forme première, il a poursuivi le récit jusqu'au bout et nous a conté les événements qui se déroulèrent devant Troie depuis la mort d'Achille jusqu'à la chute de la ville et à la dispersion des Grecs par la tempête qui jeta Ulysse loin de sa route.

Ainsi l'intervalle qui sépare l'Iliade de l'Odyssée est tout entier comblé « la chaîne est faite et l'on a qu'à suivre » pour parler comme Sainte-Beuve qui fut l'un des premiers à signaler, de nos jours, la puissance du poème de Quintus.

D'autres, avant Quintus, avaient tenté la même entreprise. On sait, par le témoignage de Proclus, l'un des maîtres de Marc-Aurèle, qu'Arétimus de Milet, qui vivait, à ce qu'il semble, au huitième siècle avant notre ère, et que les anciens réputaient l'élève d'Homère, avait écrit un poème fort estimé comprenant une longue série de scènes destinées à continuer l'Iliade.

Un siècle plus tard, Leschès de Lesbos composait une suite à ce premier poème, car Arétinus s'était arrêté au moment de la folie d'Ajax.

Leschès en expose les conséquences désastreuses, montre les Grecs réduits à chercher un abri dans leurs vaisseaux et sur le point de fuir quand Philoctète vint rétablir la balance et peint Néoptolème égalant presque les hauts faits de son père ; son poème s'achève avec la prise de Troie. Il semble avoir surtout pour but la glorification d'Ulysse. Ulysse y joue sans cesse le premier rôle ; c'est lui qui captive Hélénos, qui ramène le fils d'Achille et lui remet ses armes, bien qu'elles lui appartenissent par droit, c'est lui

qui, détail nouveau, entre dans Ilion pour y combiner, avec Hélène, la perte de la ville, lui enfin qui se charge, aidé par Diomède, d'enlever le Palladium.

A Arétinos de Milet, est due une Ethiopide ; à Pisandre, une Hérogonie qui toutes deux ont trait à ce grand événement de la prise d'Ilion qui semble projeter une lumière indécise sur les brumeux lointains de l'histoire de la Hellade.

Il existait donc une mine abondante de matériaux et l'on n'avait qu'à y puiser quand vint Quintus. A quelle époque ? où vécut-il ? c'est ce qu'il est difficile de préciser. N'est-ce pas le propre des grandes œuvres, qui sont comme l'expression d'un temps ou la confession d'un peuple, d'être anonymes ? (1)

Que n'a-t-on pas imaginé, par exemple, cependant pour nous renseigner sur Homère. Un Flamand a dépensé beaucoup d'esprit et de subtilité pour montrer qu'Homère était son compatriote ; un Suédois a identifié Ulysse à Odin ; un savant a doctement prouvé que l'œuvre d'Homère ne figurait qu'une suite d'allégories représentant l'histoire de l'Ancien Testament ; un autre a répliqué que seul le Nouveau Testament était en cause ; Ilion est devenu Jéricho ; Vénus, la Vierge, Jason s'est vu assimilé à Jésus, Enée à Saint-Pierre ; enfin l'enlèvement d'Hélène symbolisait, révérence parlée, la conception. Les anciens, au reste, avaient donné l'exemple aux modernes sur ce point et interprétaient d'étrange façon les poèmes homériques. Héraclide voit, dans l'*Iliade*, une suite d'allégories astronomiques ; Anaxagoras, un traité sur la justice !

Quintus n'a pas eu meilleur sort.

Fut-il berger ou grammairien, contemporain des Homérides ou des derniers Romains, imitateur consommé ou naïf adaptateur des chants encore mal formés qu'avait suscités la guerre troyenne ? Toutes ces hypothèses ont été tour à tour soutenues et réfutées et nous pourrions peut-être nous contenter de dire qu'il a fait œuvre belle et durable, quelqu'en soit le temps, sans entrer dans les arguties des philologues.

Mais il vaut mieux, pourtant, essayer de préciser en deux mots ce que l'on sait de lui et montrer qu'il a certainement vécu en un

(1) C'est le cas de l'*Ecclésiaste*, ce manuel de philosophie sceptique, sorte d'erratum mis à la fin de la Bible et de l'*Imitation*, où se reflète la foi ardente, étroite, naïve et exclusive de tout le moyen âge, de la *Chanson de Roland* qui est le prototype de tous les romans de chevalerie, et de l'*Iliade* qui est la source d'inspiration de la poésie grecque et latine et résume le génie de la race.

temps de décadence, car le succès de son effort en paraîtra plus grand et plus louable.

Je dois ici un peu entrer dans le détail et dans l'ergoterie et j'en demande excuse.

Homère ne connaissait que trois divisions du jour : le matin, le milieu de la journée, le soir. Quintus donne à l'Aurore un cortège de douze nymphes qui sont évidemment les douze heures du jour et les douze heures de la nuit. « Alors disparut la lumière du soleil et l'Aurore descendit du ciel pleurant son fils (Memnon), autour d'elle étaient les douze vierges à la belle chevelure qui parcourent sans cesse la route élevée où règne le soleil ». Or cette division en heures n'est pas antérieure, d'après le témoignage d'Aulu-Gelle, à l'enfance de Plaute.

Homère et les poètes grecs ignoraient l'astrologie, la consultation des entrailles des victimes, la divination par le vol des oiseaux, superstitions toutes romaines, dont parle à plusieurs reprises Quintus.

Mais voici qui montre chez notre poète une conception très moderne, j'aurais presque envie de dire chrétienne de la vie d'outre-tombe. On sait quel effroi la mort inspirait aux héros d'Homère et quelle triste destinée ils se croyaient appelés à subir dans les enfers ; Achille en fait le lamentable tableau à Ulysse quand celui-ci évoque son image : « J'aimerais mieux être un laboureur et servir, pour un salaire, un homme pauvre et pouvant à peine se nourrir, s'écrie-t-il, que de commander à tous les morts qui ne sont plus ».

Dans Quintus, tout au contraire, Nestor apaise le désespoir de Podalire qui pleure la mort de son frère, en lui affirmant que les bons jouissent du bonheur éternel : « On dit que les hommes doués de vertus entrent dans un séjour de bonheur éternel, tandis que les méchants sont condamnés à d'affreux ténèbres ».

Il y a mieux encore, à côté des idées chrétiennes, les martyrs chrétiens.

Agamemnon et Ménélas sont entourés d'ennemis. « Les deux héros, dit Quintus, tournaient dans un cercle d'adversaires ; tels des sangliers ou des lions enfermés dans une arène en face d'esclaves infortunés que les princes livrent à ces bêtes féroces pour les voir égorger. Et en effet elles bondissent dans l'arène et tuent les esclaves qu'elles rencontrent devant elles ».

Il est de peu d'importance, après cela, semble-t-il, de citer le

passage où Calchas prédit la grandeur future de l'empire romain aux Grecs vainqueurs de Troie : « Cessez de lancer contre le vaillant Enée les javelots et les flèches homicides. C'est la volonté des dieux et du Destin que, près du Tibre aux larges flots, ce héros parti du Xanthe, élève une ville sainte admirée de la postérité; reine des nations, elle étendra ses limites de l'Orient à l'Occident ». D'ailleurs, il est souvent question d'Enée dans le poème; Enée est le héros de tout un chant, et il est, on le sait, le héros romain par excellence.

La conclusion paraît évidente, n'est-ce pas, et la déduction irréfragable. Quintus a vécu certainement au temps de la plus grande splendeur de l'empire romain, alors que se propageaient déjà les doctrines consolantes des compensations célestes et que, pour en assurer le triomphe, ceux qui les professaient affrontaient le martyre joyeusement.

Au surplus, il y eut, précisément vers la fin du cinquième siècle toute une pléiade de poètes qui chantèrent, dans la langue et dans le rythme d'Homère, les circonstances de la guerre de Troie, toute une levée de néo-rhapsodes, si je puis leur donner ce nom. Coluthus fit un poème sur le ravissement d'Hélène; Tryphiodore, dont les tours de force en versification lui valurent en son temps une célébrité imméritée, tenta également de composer un poème sur la prise de Troie; Nonnus écrivit des Dionysiaques.

Constantinople était alors en passe de ~~supplanter~~ Rome, l'hellénisme avait la vogue et les empereurs romains ne voulaient plus, signe grave, être chantés qu'en grec ! Quoi de plus simple et de plus vraisemblable que notre poète, contemporain de ce mouvement, y ait pris part et tenté, à son tour, de traiter un sujet auquel tant d'autres s'essayaient.

Mais les érudits, gens subtils et tenaces, ne se laissent pas si facilement persuader. Il en est, et son dernier traducteur M. Berthault, est du nombre, qui tiennent que Quintus ou le poète grec que cache ce nom, a vu ou peu s'en faut, les faits qu'il raconte, qu'il en a, à tout le moins, la tradition exacte et prochaine. Tant de sauvagerie dans les caractères, disent-ils, tant de précision dans le détail des événements, un manque si ingénu d'unité, une langue si voisine de celle d'Homère, ne sont pas le fait d'un simple imitateur, vivant dix ou quinze siècles après son modèle.

« Un pastiche, ajoutent-ils, est toujours court; un auteur qui a quelque mouvement et quelque essort dans l'esprit ne soutient pas

longtemps la fatigante et stérile prétention de parler la langue des morts au milieu des vivants ».

Pour avancer cela, il faut évidemment oublier et les *Contes drôlatiques colligés des abbayes* de Touraine de Balzac, et la tentative analogue de Littré, (1) et enfin le *Télémaque* de Fénelon !

Nous dirons donc, avec toute chance de ne pas nous tromper, que nous nous trouvons en face de ce phénomène curieux, à coup sûr, presque unique, d'un pastiche qui, par sa tenue générale n'est pas trop au-dessous de son prototype et en certains passages rivalise avec lui.

Une seconde et dernière question se pose.

Quelle fut la patrie de Quintus ? Il a pris soin d'y répondre au chant XII lorsqu'il nomme les Grecs qui montèrent dans le cheval de Troie. « Dites-moi, ô Muses, je vous en prie, le nom de ceux qui entrèrent dans l'énorme cheval ; c'est vous qui avez fait naître la poésie en mon âme avant même qu'un tendre duvet eût couvert mes joues, alors que je conduisais de belles brebis dans les champs de Smyrne, beaux lieux, trois fois éloignés de l'Hermos de la portée de la voix, près du temple de Diane, dans un joli bosquet, au pied d'une colline qui n'est pas haute et qui n'est pas des plus basses ». Voilà qui semble clair, à moins que l'on n'admette, avec certains érudits, qu'il n'y a là qu'un artifice de rhéteur, que Quintus, en grec Kointos, n'est qu'une altération de Korintos et que notre poète était un grammairien corinthien du VI^e siècle qui exerçait le métier de maître d'école ! (2)

Peu s'en est fallu qu'avec tant d'autres l'œuvre de Quintus ne pérît dans ce grand sacrifice des choses de l'esprit que firent les

(1) Traduction de l'Enfer du Dante en langue d'oïl du XIV^e siècle et en vers (1879).

(2) On peut rapprocher de ce passage celui du chant VI où le poète dit, en parlant de la mort du guerrier Lassos, tué par Podalire : « La divine Pronoé l'enfanta sur les bords du fleuve Nymphéos, près d'une caverne profonde qu'entoure le respect des peuples car elle est la demeure des Nymphes qui protègent les hautes montagnes de la Paphlagonie et la ville d'Héraclée, féconde, en raisins ; elle plaît aux déesses parce qu'elle est vaste, faite de pierres solides, arrosée d'une eau fraîche comme la glace ; les durs rochers sont ornés de coupes de marbres qui semblent faites de la main des hommes, de statues qui représentent le dieu Pan et les nymphes... spectacle admirable pour tous ceux qui descendent dans cette sainte retraite. Deux chemins y conduisent..... Tant de détails impliquent évidemment une connaissance approfondie des lieux.

barbares quand ils envahirent le monde civilisé ; comme Mifforme, ce poète que les anciens disaient, non sans quelque exagération assurément, ~~plus~~ grand qu'Homère lui-même.

N'est-ce pas miracle que la littérature grecque n'ait point été anéantie tout entière alors ? Les bons moines qui, par respect des traditions, fascinés par l'éclat qu'avait laissé derrière lui, en s'effondrant, le monde antique, gardaient au fond de leurs monastères, sans en comprendre au reste réellement la beauté, les vieux parchemins qu'ils transcrivaient péniblement et dénaturaient cruellement, étaient des latinistes et non des hellénistes à quelques bien rares exceptions près. L'humanisme, qui fut le premier réveil du goût de l'antiquité, est un mouvement essentiellement latiniste. Pétrarque, on le sait, vénère Homère sans le connaître si ce n'est à travers une traduction latine. Longtemps, on resta, en Italie aussi bien qu'en France, ignorant de la littérature grecque et peu soucieux de la pénétrer. Ronsard proteste qu'il aime Homère et s'enferme tout un jour pour le lire, mais il ne paraît pas qu'il ait profondément subi son influence.

Rabelais, si imprégné d'antiquité, si universellement érudit, ne tire presque rien des écrivains grecs, Aristote, que chacun cite, excepté !

Montaigne loue pompeusement Homère et raconte que « ce folastre Alcibiadès » ayant un jour demandé à un homme qui se piquait de littérature s'il possédait l'Iliade, lui donna un soufflet parce qu'il avait répondu non, mais il avoue lui-même ne pas le connaître.

Les vieux manuscrits grecs pourrissaient donc dans la poussière des bibliothèques monacales sans que personne n'en eût cure et l'œuvre de Quintus aurait péri, sans doute, avec tant d'autres, si Bessarion ne l'avait tirée de l'oubli.

C'est un grand personnage que ce Bessarion. Il fit tout pour amener ce rapprochement ou mieux cette fusion des deux Eglises grecques et latines qui était la dernière espérance de l'Empire d'Orient. Grâce à son entremise, le souverain pontife et Jean Paléologue s'entendirent et, pendant un court espace de temps, il n'y eut plus, on le sait, par le monde, qu'une confession chrétienne. Ce fut en ce moment que, archevêque orthodoxe de Nicée, il accepta la pourpre cardinalice. En lui s'unissaient parfaitement les deux Eglises, il avait, des patriarches orientaux, la dignité sans raideur, la belle attitude, la longue barbe imposante et les

autres qualités des prélats romains, la finesse, la diplomatie, la connaissance profonde des textes et l'amour des antiques écrivains. Ses mérites lui valurent d'éminentes charges et la confiance des papes dont il fut souvent, avant leur élection, le rival redoutable; après, toujours le collaborateur fidèle. Les lettres, surtout les lettres grecques, lui doivent beaucoup.

Erudit, curieux de choses de l'Antiquité, sans cesse en quête de manuscrits à découvrir et à sauver, il en réunit, dans ses voyages continuels à travers l'Italie qui n'avaient guère d'autre but, plus de neuf cents, précieux, uniques, qui, sans lui, n'eussent pas tardé assurément à disparaître. C'est ainsi qu'au monastère de Saint-Nicolas de Casoli, à Otrante, il découvrit le poème de Quintus qui y dormait, oublié, depuis des siècles.

Et cette découverte fut d'autant plus heureuse, que trente ans plus tard la ville et la bibliothèque étaient anéanties par les Turcs. (1480) !

Grâce à lui, une sorte d'engouement venait précisément de naître en faveur de l'antique littérature hellénique. On se disputait les manuscrits des auteurs grecs, on les achetait fort cher aux réfugiés de Constantinople, à vil prix des Turcs et il y eut même des érudits qui entreprirent de longues pérégrinations pour s'en procurer. On cite un savant dont les cheveux devinrent blancs en une nuit, parce qu'il avait perdu dans un naufrage une belle collection de livres amassés au cours d'un voyage à travers le Péloponnèse.

Comme on demandait à un bibliophile de ce temps de prêter son Homère, il répondit que c'était le propre des bibliophiles d'être avares et que les avares ne prêtaient que pour gagner. Or, qu'Homère valant mieux que tout, rien ne pourrait le dédommager d'en être privé.

De riches collections particulières se formèrent; tous les moyens étaient bons pour les accroître, on empruntait des volumes puis l'on refusait obstinément et effrontément de les rendre; d'aucuns se firent même gloire de vols de ce genre habilement menés. On comprend que la découverte du nouveau poème fut un événement considérable qui fit bruit et couvrit de gloire son auteur.

Barth déclara que Bessarion avait restitué à l'hellénisme un poète voisin d'Homère; Thomas Freigius, plus enthousiasme, proclame Quintus l'égal d'Homère : « *ita ut vere alter Homerus esse ipse videatur* », et, enchérissant sur eux, Constantin Lascaris, le place au-dessus d'Homère et le déclare *homerissime*.

Bessarion aimait mieux, chose assez rare chez un bibliophile, la science que ses livres, il eut le courage de s'en séparer de son vivant afin d'en empêcher la dispersion et peut-être la perte. La bibliothèque de Saint-Marc en reçut le dépôt. On sait que la République Vénitienne n'en fut pas la gardienne très fidèle et que ce qui détermina Alde Manuce à imprimer les auteurs grecs, ce fut la crainte de voir perdre leurs œuvres. Du nombre des volumes imprimés par lui furent les quatorze livres de Quintus de Smyrne. (1504-1505)

Quintus était donc imprimé, il n'en fut pas plus lu, bien que tant d'érudits eussent déclaré l'œuvre admirable.

L'admiration pour Homère avait alors, quelque chose de conventionnel, et il en fut longtemps ainsi; n'est-il pas échappé à Voltaire d'écrire :

« Et ce bavard Homère
Que tout savant, même en baillant, révère »

Comment son plagiaire avait-il eu chance de trouver des lecteurs? D'ailleurs l'idée d'avoir tenté d'imiter Homère jetait un certain décri sur l'œuvre. L'imiter, ce ne pouvait être que le parodier et il s'en fallut de peu qu'on ne traitât avec le même mépris Quintus et Zoïle.

Cependant les éditions de Quintus se succédaient (1). En 1604, Laurent Rhodomannus, après trente ans de recherches, donna une nouvelle leçon du poème mais le résultat ne répondit pas à un tel effort. D'autres vinrent ensuite que je ne citerai pas; on traduisit Quintus en latin, en italien, en allemand; le médecin Tourlet entreprit, en 1800, une traduction française; déjà Boitet, en 1617, avait donné un fragment de Quintus à la suite de l'Odyssée; mais Tourlet s'est permis tant de libertés avec le texte, retranchant ici, allongeant et embellissant là, modifiant selon sa fantaisie, qu'en réalité Quintus restait à traduire. M. Berthault a tenté l'entreprise et n'y a point échoué; c'est à lui que sont empruntés les morceaux

(1) En 1734, Cornelius de Pauw publia de nouveau le texte de Quintus de Smyrne.

En 1807, Tychsen fit paraître le tome premier d'une édition soigneusement collationnée sur les meilleurs manuscrits, et précédée d'une savante dissertation.

Dubner, en 1840, donna le texte de Quintus dans la collection Didot.

Kœchly, en 1850, publia une bonne édition annotée qu'il améliora encore

que nous nous proposons de citer pour montrer que le poème de Quintus mérite d'être mis à côté des plus belles productions du génie grec. (1)

« Hector semblable aux dieux, avait été vaincu par le fils de Pélée, le bûcher l'avait consumé et la terre le couvrait. Les Troyens restaient à l'abri dans la ville de Priam redoutant la force terrible du courageux Eacide ». C'est ainsi que débute simplement le poème, sans invocation fastueuse, comme la continuation d'un récit commencé.

Troie entière est plongée dans l'abattement; car qui oserait, après Hector, se mesurer avec le redoutable Achille, qui pourra désormais défendre contre lui les murs de la ville? Ce sera une femme, fille il est vrai du dieu Mars, Penthésilée, qui, laissant les bords du profond Thermodon, au pays lointain des amazones, vient au secours des assiégés. Le remords l'a chassée de sa patrie car involontairement elle a tué sa sœur d'un javelot destiné à une biche. Penthésilée est la grâce et la beauté même, le charme de l'Orient incarné dans une vierge guerrière et l'on songe à cette autre guerrière, aussi intrépide mais avec je ne sais quelle afféterie en plus, à cette Clorinde que le Tasse amène, lui aussi, dans Solyme prête à succomber.

Rien qu'à la voir, fière entre ses douze fières compagnes, la joie des Troyens renaît subitement car l'espérance, dit le poète, en entrant dans le cœur de l'homme, en bannit bientôt toute tristesse.

Priam lui-même sent pénétrer dans son cœur meurtri par de si

en 1853 dans le *Corpus epicorum graecorum*, t. X. Mais cette seconde recension ne contient pas de notes.

Enfin Zimmermann, en 1891, édita chez Teubner les *Posthomericæ*, après avoir justifié son travail dans une étude consciencieuse parue deux ans auparavant.

Les éditions de Rhodomanus, de Cornelius de Pauw, de Dubner sont accompagnées d'une traduction latine.

En 1541, Jodocus Valeracus fit paraître à Lyon une traduction des *Posthomericæ*, d'après le texte fautif de l'édition d'Alde Manuce. Bernardin Balbus reprit l'œuvre peu après.

En 1809, parut une traduction italienne de Quintus par Abbasi Paolo Tarenghi Romano.

En 1848, Dohler publia en allemand le livre III des *Posthomericæ*.

En Allemagne également, Von Platz en 1858, Von Donner en 1866, traduisirent l'ouvrage de Quintus, l'un en vers, l'autre en prose.

(1) *La Guerre de Troie ou la fin de l'Iliade d'après Quintus de Smyrne*, traduction nouvelle par E. A. BERTHAULT. Paris, 1884.

rudes amertumes, un peu de réconfort; il fait grand accueil à l'ardente amazone, l'honore « comme une fille revenue vers lui après vingt ans » et elle, dans sa folle assurance, lui promet de triompher d'Achille et, « après avoir détruit les troupes nombreuses des Argiens, de brûler leurs vaisseaux », cependant que la triste Andromaque se disait tout bas, en son palais, non sans une pointe de raillerie : « Hector était bien plus terrible que toi aux combats de la lance et néanmoins il a succombé ! Pauvre femme, pourquoi ces belles promesses et tant d'orgueil ? »

Le jour paraît. Penthésilée parcourt sur un cheval « plus rapide que les harpies légères », les rangs des Troyens; elle les anime de sa juvénile intrépidité et, eux, qui naguère eussent tremblé à la seule vue du farouche Achille, brûlent maintenant d'impatience de l'affronter; ils se pressent sur ses pas « comme les brebis vont après le bélier qui conduit le troupeau ».

La plaine troyenne se couvre de reflets ardents. Une bataille acharnée s'engage, telle que ces lieux en avaient déjà tant vues.

Penthésilée conduit les Troyens au combat, les excite de sa voix et les pique par son exemple, insulte les ennemis de paroles amères et défie les plus braves, et les Troyens joyeux s'écrient : « Non, ce n'est pas une femme que nous voyons si vaillante et parée de ces armes splendides, c'est Athénée en personne, ou la Discorde, ou la fille de Latone ! »

Ici se place un épisode curieux, une trouvaille du poète où d'ailleurs se traduit sa modernité. Les femmes troyennes, excitées par l'exemple de Penthésilée, se mettent en tête de prendre part avec elle, au combat.

« N'avons-nous pas, disent-elles, des yeux, des jambes et tous les membres semblables aux hommes ? Nous voyons la même lumière, nous respirons le même air, nous mangeons les mêmes aliments ! » Ainsi, voilà qu'à en croire Quintus, il était déjà question, au temps de Priam, de l'égalité des sexes, seulement, il y a cette différence que les femmes d'aujourd'hui ne parlent plus de partir en guerre pour leurs maris, mais contre eux.

« Comme dans une ruche, continue Quintus, à la fin de l'hiver, les abeilles font entendre un grand bruit lorsqu'elles s'élancent à la provision : elles n'aiment plus l'abri de leur toit et s'excitent mutuellement à sortir. De même les Troyennes courent à la guerre, s'appellent et délaissent la laine et les fuseaux, saisissant les armes meurtrières ».

Mais la prudente Théano retient leur élan par des paroles dont la vérité a survécu aux vieux âges : « Tous les mortels ont même origine, mais tous n'ont pas même talent ; ce que l'on doit préférer, c'est l'ouvrage auquel on est propre. Renoncez donc aux clameurs des batailles, tissez la toile dans vos maisons, vos époux feront la guerre ».

Les Troyennes se contentent donc de regarder de loin les péripéties du combat où Penthésilée renverse les guerriers en foule, « comme le léopard poursuit et massacre le troupeau bêlant des chèvres effarées, comme le torrent roule avec fracas les grands arbres avec leurs racines et leurs branches florissantes ». Tout cède devant elle ; elle suit les Grecs « comme la vague de la mer sonore suit les vaisseaux rapides quand le vent empressé déploie les voiles blanches et que les promontoires retentissent de toutes parts sous les coups de la lame ».

Cette vague qui poursuit le navire et le pousse toujours plus loin, est une image puissante et simple comme tout ce qui est vrai.

Le désordre est à son comble parmi les Grecs et chacun fuit vers les vaisseaux quand tout à coup Achille surgit.

Ajax l'a animé au combat ; tous deux, les plus braves des Danaëns, s'avancent contre Penthésilée, ses traits s'émousent sur leurs impénétrables cuirasses, Achille la frappe de son épieu au-dessus du sein. Penthésilée est femme ; elle hésite si elle demandera la vie à son vainqueur en lui offrant en retour, tous ses trésors et en l'apitoyant sur sa jeunesse. « Peut-être, pensait-elle, en voyant que nous sommes du même âge, le terrible Eacide me permettrait-il de revenir à Troie et d'éviter le trépas ». Mais il ne lui laisse pas le loisir de l'implorer et l'achève d'un coup que lui eussent envié les plus renommés paladins, car de son long javelot, il la cloue sur son cheval, qui est transpercé lui aussi. « La guerrière, dit Quintus, roule dans la poussière et dans la mort, mais elle tombe avec décence, la pudeur est encore la parure de sa beauté ». Achille triomphe insolemment. « Reste donc là maintenant couchée en pâture aux chiens et aux oiseaux de proie ! Qui est-ce qui t'a égarée ainsi de venir à ma rencontre ? »

Voyez l'adresse de l'auteur. Cette brutalité, toute homérique d'ailleurs, n'est là que pour faire mieux ressortir la scène qui va suivre. Le casque éclatant de Penthésilée en tombant, a découvert son visage, et ce visage paraît si charmant, les formes de son corps sont si délicates qu'Achille, tout échauffé qu'il est encore du

combat, en demeure étonné et se sent saisi du regret d'avoir tué un si bel être.

« Vénus elle-même, dit le poète, Vénus à la belle couronne, l'amie du vaillant Mars (dont Penthésilée, ne l'oublions pas, était fille) la voulut rendre aimable jusque dans le trépas. Achille se sentait le cœur brisé de l'avoir mise à mort de sa main et de ne la pouvoir emmener pour divine campagne dans sa patrie fertile, parce que, pour la taille et pour la figure, elle était irréprochable et semblable aux déesses immortelles.

Il y a dans cette douleur et ce repentir du farouche massacreur quelque chose de touchant qui marque, chez Quintus, tant par le fond du récit que par la sobriété du détail, une âme délicate pour qui la femme n'est plus, comme au temps lointain des Homérides, un objet de plaisir et d'utilité, mais un être exquis dont l'homme doit faire son égal et la campagne, l'amie de toutes les heures. Là encore il y a du chrétien dans Quintus, et le Tasse ne l'est pas plus lorsqu'il conte avec tant de grâce, le combat et la mort de sa Clorinde. La douleur de son vainqueur en lui donnant le baptême au moment où elle meurt n'est pas plus fortement exprimée que celle d'Achille regrettant sa triste victoire.

Pour en faire mieux sentir la vivacité, Quintus introduit Thersite. Le plus laid et le plus pusillanime des Grecs se prend à railler Achille de son mouvement de faiblesse. « Rien n'est plus funeste aux hommes, lui crie-t-il, que les voluptés et l'amour des femmes ; la gloire accompagne la vertu ; un guerrier n'aime que l'honneur de la victoire, le lâche préfère les caresses des femmes. » Sur quoi Achille, conformément à la tradition, lui envoie, pour toute réponse, un si formidable coup de poing dans le visage, que Thersite en périt sur la place.

A la prière de Priam, un bûcher fut élevé, au sommet duquel on étendit la guerrière avec toutes les richesses qui devaient, au milieu du feu, entourer sa personne royale.

« Et la flamme brûlante d'Héphaestos dévora ses restes, les peuples à l'entour, éteignirent ses cendres dans des flots de vin ; ses os furent recueillis, arrosés de parfums, enfermés dans une urne et recouverts de la graisse d'une génisse immolée parmi les troupeaux qui paissent sur les montagnes de l'Ida. Les Troyens, tristes comme s'ils eussent perdu une fille chère, l'ensevelirent près des murailles épaisses. A ses côtés, ils placèrent les Amazones qui l'avaient accompagnée à la guerre et que les Argens avaient tuées.

« Les Atrides ne leur refusèrent par les tristes honneurs de la sépulture car la colère n'existe pas contre les morts, il faut plaindre, au contraire, les ennemis qui ne sont plus et dont la vie s'est envolée. » Ainsi s'achève le premier chant.

On a dit que le poème était construit sans art. Il nous semble au contraire que l'opposition entre le premier et le deuxième chant est fort habile.

Dans l'un, nous avons vu la belle amazone aux prises avec Achille, la vénusté qui n'exclut pas la force luttant contre la robustesse dans ce qu'elle a de plus séduisant ; dans l'autre, deux héros vont se mesurer, ou plutôt deux personifications se trouver face à face ; d'un côté, Achille qui symbolise la Hellade, avec ce qu'elle a de brillant, d'un peu glorieux, au mauvais sens du mot, et, en même temps d'intrépide, de généreux, d'héroïque ; de l'autre, Memnon, le fils de l'Aurore, type des races asiatiques, venu du fond de l'Éthiopie mystérieuse ; c'est la lutte éternelle de l'Orient contre l'Occident, le choc des guerres médiques que représente cette rencontre, l'opposition éternelle des deux races.

Priam annonce lui-même l'arrivée de ce nouvel allié aux Troyens dans l'instant où, découragés par la défaite de Penthésilée, ils s'apprétaient à abandonner leur ville. Ainsi, comme l'hydre des marais de Lerne, l'armée troyenne décapitée de ses plus ardents conducteurs en retrouvait toujours de nouveaux.

Memnon n'était pas un aventurier n'amenant, comme Penthésilée, que quelques auxiliaires ; derrière lui venait une armée immense, bigarrée, noircie au feu du soleil et aux costumes étincelants des teintes de l'aurore. Les Troyens le voient entrer dans leur ville « avec la même joie que les matelots perdus sur l'immensité des flots, retrouvent au ciel une constellation favorable ». Memnon, qui connaît les combats, n'a pas l'audacieuse et téméraire assurance de Penthésilée ; quand le vieux Priam, s'abandonnant à de folles espérances, lui dit qu'il compte sur lui pour chasser loin de Troie les assaillants et qu'il est sûr qu'enfin l'heure de leur retraite est venue, le guerrier éthiopien répond avec prudence : « Il ne convient pas de nous vanter fastueusement ni de faire de grandes promesses ; si je suis courageux et vaillant, tu le verras dans la bataille. Maintenant pensons à dormir ; un guerrier qui se prépare au combat doit craindre l'excès du vin et la fatigue des veilles. » Et le poète poursuit par cette belle et simple image où se connaît sûrement un familier des campagnes : » A l'heure où sur la cime

des hautes montagnes l'étoile du matin resplendit dans le ciel immense et appelle à l'ouvrage les moissonneurs qui dorment doucement, le fils belliqueux de l'Aurore brillante finit son sommeil ! »

Les Troyens et les Éthiopiens ceignent leurs armes, et la bataille s'engage. Le premier adversaire digne de lui que rencontre Memnon, c'est Antiloque, le combat est rude mais le héros grec succombe. Alors son père, le vieux Nestor, accourt pour le venger mais Memnon refuse de se mesurer avec lui « parce que, dit-il, il ne convient pas aux jeunes de se prévaloir de la faiblesse des vieux ». Et Nestor se retire : « Je suis comme un lion fatigué par la vieillesse, les chiens suffisent à l'éloigner de l'étable, ses forces l'abandonnent, son cœur vaillant est vaincu par l'âge. »

Memnon, cependant, poursuit le cours de ses exploits.

« Comme du haut des montagnes, un torrent à l'eau profonde se précipite avec un grand fracas, lorsque Zeus étend devant les mortels un jour chargé de vapeurs et amasse une grande tempête, le tonnerre éclate au milieu des éclairs, les nuages s'entrechoquent au ciel, les campagnes sont inondées par la pluie qui tombe avec bruit, et de tous côtés les eaux en longues traînées mugissent sur les pentes, ainsi Memnon chassait les Argiens sur le rivage de l'Hellespont et les massacrait par derrière.

« Beaucoup de guerriers, sur la poussière et dans leur sang laissaient leur vie entre les mains des Éthiopiens, la terre était souillée des cadavres des Danaens, et Memnon se réjouissait à rompre les bataillons ennemis ; le sol troyen était encombré de corps inanimés, et il s'acharnait dans la bataille. Il espérait devenir la lumière de Troie et le fléau des Danaens, mais la Parque funeste, cachée près de lui, le trompait et le poussait au combat. »

Achille va se rencontrer qui, cette fois encore, mais ce sera la dernière, sauvera les Grecs de la défaite et de la « fuite amère ». Il s'avance et irrite Memnon par ces paroles hautaines : « J'ai puni Hector du meurtre de Patrocle, je vais te punir du meurtre d'Antiloque, tu n'as pas égorgé en lui l'ami d'un lâche ».

Tous deux donc enflammés d'ardeur, choquent leurs boucliers, les crinières ondoyantes de leurs casques se mêlent, les épées se heurtent, on eut dit qu'en ce jour, dans cette mêlée funeste, luttaient les Géants indomptés ou les Titans robustes, le combat était rude entre eux ; tantôt ils s'attaquaient de leurs épées, tantôt d'un effort puissant ils se lançaient d'énormes pierres ; tous deux, quoique blessés, ne reculaient pas et ne tremblaient pas ; ils se

tenaient fermés comme des rocs et faisaient paraître dans l'arène leur force invincible, car tous deux se vantaient d'être issus du grand Zeus. La Discorde tint la balance longtemps égale, afin que la bataille fut longue entre eux et entre les compagnons courageux qui, à leurs côtés, affrontaient la mort avec ardeur, les épées fatiguées s'émoussaient sur les boucliers, ceux qui blessaient étaient blessés et sur les membres de tous coulaient dans cette lutte infatigable la sueur et le sang ; la terre était cachée sous les cadavres comme le ciel sous les nuages, quand le soleil entre dans le Capricorne, à la grande terreur des matelots. Les chevaux hennissants, mêlés aux peuples acharnés, foulaient du pied les mourants, semblables aux feuilles épaisses tombées dans la forêt au commencement de l'hiver, quand l'automne fécond disparaît.

« Au milieu des morts et du sang combattaient les deux illustres enfants des dieux, et leur rage croissait sans cesse. Enfin la discorde fit pencher le plateau fatal de sa balance, et le combat cessa d'être égal. Alors le fils de Pélée enfonça profondément son épée dans la poitrine du divin Memnon, un sang noir ruissela de sa blessure, et sa vie florissante fut aussitôt finie. »

On ne peut s'empêcher en lisant cette page sobre et forte, d'une beauté toute homérique, d'être saisi d'un scrupule sur la modernité de Quintus et l'on se demande comment il a pu être touché à ce point de la grâce des anciens bardes et leur emprunter si bien leur superbe allure.

Autour de Memnon mort, un terrible combat s'engage comme naguère autour des cadavres de Patrocle ou d'Hector, mais le poète a su en modifier habilement l'issue. Les brises légères, sur l'ordre de l'Aurore, se précipitent à la fois dans la plaine de Troie, entourent le cadavre et l'emportent dans les splendeurs du ciel. Les compagnons de Memnon ne l'abandonnent pas pour cela ; un dieu leur donne des ailes afin qu'ils puissent suivre aux sources du large fleuve, Esépos, leur chef aimé, et les y transforme en ces oiseaux qu'on a nommé depuis les Combattants, parce qu'ils luttent sans cesse (1) tandis qu'autour de sa mère, les

(1) On lit dans Buffon, à l'article des Combattants, appelé vulgairement Paons de mer : « Non seulement ces oiseaux se livrent entr'eux des combats seul à seul, des assauts corps à corps, mais ils combattent aussi en troupes réglées. On est obligé, pour les rendre tranquilles, de les tenir enfermés dans des endroits obscurs, car, aussitôt qu'ils voient la lumière, ils se battent ; dans les volières où on les enferme, ils vont présenter le défi à tous les autres oiseaux et, comme s'ils se piquaient de gloire, ils ne se montrent jamais plus animés que quand il y a des spectateurs. »

douze heures du jour, et la nuit, et le jour, et l'hiver glacé, et le printemps fleuri, et le doux été, et l'automne chargé de pampres, pleurent amèrement. Les hautes montagnes et les flots de l'Esépos gémissent, et un deuil sans fin s'éleva ». L'Aurore veut que tout l'univers participe à sa douleur : « Je laisserai le chaos se répandre de nouveau sur le monde, dit-elle, de peur d'avoir à porter la lumière au meurtrier de mon enfant ! »

Quelle grandeur n'y a-t-il pas dans cette envolée de toute une armée à la suite de son chef et dans le spectacle de la douleur de cette mère à laquelle s'associe la nature entière ! Deuil si profond qu'il menace d'envelopper et de détruire le monde et que Zeus irrité et inquiet, est obligé de faire retentir son tonnerre et de menacer de sa colère l'Aurore si elle ne consent à rendre la lumière et la joie aux hommes.

Cependant les jours d'Achille étaient révolus, mais Quintus n'a pas voulu, dût la tradition en souffrir, que le plus grand guerrier de cette grande guerre, succombât ridiculement sous les coups du plus lâche de ses ennemis. Un dieu et le plus vaillant des dieux pouvait seul triompher de lui.

Sa dernière victoire le perd ; gonflé d'orgueil, il ose défier Phébus qui veut l'arrêter et lui adresse, tout dieu qu'il est, une insultante apostrophe. Phébus, après s'être prudemment enveloppé d'un nuage, lui lance un trait qui l'atteint au talon et Achille tombe « comme une tour que la violence du vent renverse au milieu de ses noirs tourbillons ». Terrassé, mourant, le héros au grand cœur ne renonce pas à la lutte et, de ses mains défaillantes perce les quelques Troyens assez hardis pour l'approcher. Appuyé sur un hêtre, Achille regarde fuir ses ennemis et leur crie une dernière insulte. « Allez, lâches, courez Troyens et Dardaniens, vous n'éviterez pas ma lance cruelle, même après ma mort ! Tous vous périrez, victimes de mes dernières imprécations ! »

Le reste du chant est consacré aux lamentations touchantes du vieux Phénix, l'hôte de Pélée, aux imprécations d'Ajax, aux plaintes des esclaves du héros que sa magnanimité avait touchés plus que sa dureté hautaine ne les avait humiliés. Ce sont de belles pages aussi, d'une éloquence profonde et triste.

On le voit, quoique Quintus ait emprunté beaucoup à ses modèles, il s'en distingue néanmoins par un mérite fort grand, la simplicité des moyens, l'heureux choix et la coordination habile des incidents, en vue de l'effet à produire.

Sans doute, on peut lui reprocher parfois une certaine froideur, quelque redondance dans les discours, un abus des comparaisons surtout dans les trois ou quatre premiers chants, mais discours et comparaisons sont généralement bien appropriés aux circonstances et aux personnages ; celles-ci sont le plus souvent larges et vraies et la formule, quand elle n'est pas neuve, en est rajeunie par quelque chose de senti et de vivant. Il est gracieux, presque attendri parfois, il est puissant et toujours sincère. Il y a plus que de l'adresse, il y a un délicat sentiment poétique dans le rapprochement des épisodes. C'est ce que montre la suite du poème.

Au père devait succéder le fils, à Achille, Néoptolème, ainsi le voulaient les oracles, et Ulysse est envoyé près de lui. Mais, pendant son absence, les Troyens ne demeurent point inactifs ; un nouvel auxiliaire leur est arrivé, Eurypyle, descendant d'Héraclès. A sa vue, la joie des assiégés est extrême. « Ainsi, dit non sans quelque malice le poète qui n'a pas la même impartialité majestueuse qu'Homère, ainsi quand les oies enfermées dans une cage voient venir l'homme qui leur donne la pâtée, elles se réjouissent et s'agitent, ainsi les fils des Troyens se réjouissaient en voyant le vaillant Eurypyle. » Grâce à lui, en effet, le combat recommence et tourne à leur avantage, les Grecs sont refoulés jusqu'autour de leurs vaisseaux comme au jour où Hector les pressait si vaillamment. Il était temps que Néoptolème arrivât. Lorsqu'il paraît, la fortune, une seconde fois, change de côté.

Ce n'avait pas été sans peine qu'Ulysse l'avait ramené ; sa mère s'était longtemps efforcée de le retenir auprès d'elle. Mais Ulysse l'emporte. « Le fils d'Achille quitta sa mère, il l'embrassa encore, puis il la laissa mille fois seule accablée d'une amère tristesse. Telle, autour d'un toit, une hirondelle triste et plaintive gémit sur ses petits aux plumes bariolées ; un affreux serpent les a dévorés tout glapissants d'effroi, la douleur oppresse la mère délaissée, qui tantôt vole autour du nid vide, tantôt près du seuil magnifique de la maison, poussant des cris aigus à cause de ses petits ; ainsi gémissait Déidamie et tantôt embrassant le lit de son fils, elle se lamentait à grands cris, tantôt elle pleurait près des portes, pressant sur son sein ce qui était à lui, un jouet qu'elle avait donné à ce petit enfant pour amuser son âme naïve, un javelot qu'il avait lancé quand il était plus grand ! elle les couvrait de baisers, elle adorait tout ce qu'au milieu de ces larmes, elle

voyait à lui. Et lui, oubliant les sanglots de sa mère, il volait vers le rapide navire ; ses jambes légères le portaient, et il semblait brillant comme une étoile. »

Toutefois malgré son appui, le triomphe des Grecs n'est point complet. Troie leur demeure toujours inaccessible.

Deux chants sont consacrés à la mort de Pâris et aux exploits d'Énée. Le premier contient les superbes imprécations d'C  none, la première femme de Pâris, quand celui-ci blessé vient lui demander un remède dont elle seule possède le secret.

« Noble femme, s'écrie Pâris, tu vois ma souffrance ! ne sois pas irritée si je t'ai autrefois laissée seule dans cette maison ; j'ai agi en aveugle ! un destin invincible me poussait vers Hélène. Pl  t aux dieux qu'avant de la connaître, j'eusse perdu la vie dans tes bras ! Au nom des dieux qui habitent le ciel, au nom de notre amour et de notre union, aie compassion de moi, chasse un ressentiment cruel, applique à ma blessure qui est mortelle, le remède salubre que les destins ont désigné pour me guérir, tu le peux si tu le veux ; il dépend de toi de me sauver d'une mort douloureuse. »

« Il parla ainsi ; mais il ne fléchit pas sa sombre colère, au contraire, elle insulta le guerrier affligé et lui dit :

« Quoi ! tu oses venir devant moi ! moi, que tu as abandonnée au milieu des larmes, dans cette maison, pour cette fille de Tyndare, cause de tant de maux ! c'est elle que tu aimais car elle est plus belle que ta femme, et l'on prétend qu'elle est à l'abri de la vieillesse. Va, cours à ses genoux, et ne reste pas ici, à me faire en pleurant le récit de tes maux. Pl  t aux dieux que j'eusse la force d'une bête sauvage, pour déchirer ton corps de mes ongles et boire ton sang, scélérat qui m'a fait tant de mal par ta folie ! »

La jalousie et la colère féminines ont rarement, ce semble, atteint à de si superbes accents. Le pardon n'était guère de mode en ce temps lointain et légendaire.

Toutefois, si ce pardon, fait au fond de scepticisme et d'indifférence qu'on préconise aujourd'hui, n'existait pas, l'amour profond et invincible étreignait les cœurs et l'exemple d'C  none elle-même va le prouver. Son refus de secourir son époux est cause qu'il succombe à sa blessure, mais elle ne peut lui survivre.

« Pendant que son père et ses servantes dormaient, elle ouvrit les portes de la maison et s'élança au dehors, semblable à une tempête et ses pieds légers l'emportaient.

« Ainsi dans les montagnes, une génisse amoureuse d'un taureau,

s'élance d'un pied rapide sans craindre le bouvier; une ardeur impétueuse l'entraîne jusqu'à ce qu'elle aperçoive celui qu'elle cherche; ainsi CEnone en courant parcourt un long chemin, désirant gravir le bûcher de son époux. Ses jambes ne se lassaient pas, ses pieds toujours plus agiles, franchissaient l'espace; elle courait, portée par la Mort et l'Amour. Elle courait sans craindre les bêtes féroces entrevues dans la nuit, et qui jadis excitaient son horreur; elle foulait sans douleur les pierres des montagnes, franchissait les précipices et traversait les cavernes. En l'apercevant du haut des cieux, la Lune divine, qui se rappelait son amour pour le bel Endymion, eut pitié de sa douleur et, brillant sur sa tête, lui montra le long chemin qu'il fallait suivre. Enfin elle arriva à travers la montagne à l'endroit où les Nymphes pleuraient autour du cadavre de Paris. Déjà les flammes impétueuses du bûcher l'entouraient; car les bergers rassemblés de tous côtés dans la montagne avaient amassé une grande quantité d'arbres afin de rendre les derniers devoirs à leur compagnon et à leur prince; et ils pleuraient amèrement alentour. En voyant le cadavre, elle ne pleura pas, quoique affligée; mais cachant sous son voile son visage si beau, elle s'élança dans le bûcher et au milieu des cris de tous les bergers, elle se brûla près de son époux ».

Le drame est à sa fin. En quelques pages, le poète conte l'histoire du cheval de bois, l'épisode de Laocoon et décrit la joie insensée des Troyens quand ils voient les Grecs s'éloigner sur leurs vaisseaux. Pourtant, d'affreux présages, tels qu'il en fallait pour annoncer la plus fameuse catastrophe dont les hommes aient gardé souvenance, se multipliaient autour d'eux.

« Les victimes n'étaient pas dévorées par la flamme, le feu s'éteignait sur les autels comme si la pluie retentissante les eût inondés, une fumée sanglante s'élevait dans les airs, les cuisses tombaient en palpitant sur la terre, les autels même tremblaient, le vin des libations se changeait en sang, des larmes coulaient sur les statues des dieux, les temples étaient souillés d'une humeur corrompue, des gémissements éclataient dans l'air, les hautes murailles chancelaient, les tours poussaient des plaintes comme des êtres vivants, les portes s'ouvraient avec un horrible fracas, les oiseaux de nuit criaient et piaulaient dans les solitudes, les astres au-dessus de la ville bâtie par les dieux furent couverts d'ombre, quoique le ciel brillât sans nuages et les lauriers du temple, verts et florissants la veille, se desséchèrent soudain ».

Les Troyens ne s'en réjouissaient pas moins, et parmi eux, les flûtes et les syrinx résonnaient ; ce n'était partout que chants et que danses, et on entendait que le bruit confus du festin et des joyeuses libations. « Plus d'un parmi eux, prenant en ses mains la coupe pleine, buvait tranquillement ; l'esprit appesanti et les yeux alourdis, ils bavardaient au hasard avec peine ! Les objets autour d'eux et les maisons mêmes semblaient tourner, ils pensaient que tout dans la ville était ébranlé, car le vin appesantit les paupières et l'esprit des hommes quand il descend à flots jusque dans leur esprit. La tête lourde, ils disaient : « Les pauvres Danaens avaient « en vain assemblé une armée immense, ils n'ont pas fait ce « qu'ils voulaient ; sans succès ils ont quitté notre ville semblables « à des enfants ou à des femmes ».

Je ne sais, mais la description des événements qui s'accomplirent durant cette nuit, « qui fut pour tout un peuple, une nuit éternelle » comme dit Racine, me paraît plus farouche, plus vraie dans Quintus que dans Virgile. Il montre les Troyens, surpris au milieu de leur orgie, se défendant avec l'ardeur du désespoir, « comme des bêtes sauvages blessées dans l'étable d'un berger ! » « Cependant, dit-il, la lutte n'était pas sans péril pour les Argiens ; les uns mouraient frappés d'une coupe, les autres d'une table, d'autres de tisons arrachés aux foyers encore brûlants, d'autres de broches sur lesquelles restaient encore les entrailles chaudes des porcs égorgés au milieu des ardeurs du brillant Héphestos, d'autres frappés par les haches et les piques aiguës, rendaient le dernier souffle dans les flots de leur sang, d'autres perdaient les doigts de leurs mains en les portant à leurs épées pour se défendre de la mort ».

Mais le sort en était jeté et, malgré leurs suprêmes efforts et leur terrible désespoir, tous les Troyens devaient périr.

Le dernier scène du drame est la mort de Priam. C'est à Néoptolème, au fils d'Achille, qu'échoit l'honneur de lui porter le coup mortel que lui-même sollicite.

« Fils impétueux du vaillant Achille, tue-moi ! n'aie pas pitié de ma misère ! après avoir souffert tant de malheurs, je ne désire plus voir la lumière du soleil éternel ; je veux périr avec mes enfants et perdre à jamais le souvenir de mes douleurs et de cette guerre funeste. Ah ! plutôt aux dieux que ton père m'eût tué avant de voir Ilion en flammes, alors que je lui portais la rançon d'Hector immolé, car ton père me l'a tué ! ainsi l'avaient décidé les

Destins ! Assouvis maintenant ta colère dans mon sang, pour que j'oublie tous mes maux ».

« Il parlait ainsi, et le vaillant fils d'Achille lui répondit :

« Vieillard, ta prière s'accorde avec mon désir, je ne te laisserai pas vivant, car tu es mon ennemi. Tu ne jouiras pas de cette lumière qui est le bien le plus cher aux mortels ».

« En parlant ainsi, il trancha la tête blanche du vieillard, aussi facilement qu'un moissonneur coupe la tige du blé mûr au temps chaud de l'été. La tête de Priam roula longtemps avec un gémissement plaintif sur la terre, loin des autres membres qui donnent à l'homme le mouvement ; et le roi gisait dans le sang noir, parmi les cadavres de ses guerriers.

« Ainsi le Destin fit périr Priam et il oublia tous ses maux ».

Le dernier chant raconte le départ des Grecs et la tempête qui, en vue de la Hellade, les dispersa sur les mers à la demande d'Athénée et il se termine par ces mots : « Sur leurs vaisseaux, les Argiens naviguaient, séparés par les vents ; ils abordaient çà et là, aux rivages où les dieux les poussaient, restes malheureux du naufrage meurtrier ». Ainsi finit le poème de Quintus au moment précis où commence l'Odyssée.



AUXERRE

IMPRIMERIE ALBERT LANIER, RUE DE PARIS, 43



